

Philippe Madec

Le vrac du monde

Préalable à un autre regard sur l'architecture

Cet article sur le film « *Habitant* » a été publié dans le numéro 06 de la revue VISUEL(S) en 1998

- I -

Filmer le *c'est-comme-ça*

Début 1997, François Barré, Directeur de l'Architecture et du Patrimoine, me commandait l'écriture d'un film dont le titre serait "Paroles d'habitant" et devant être projeté dans le cadre des premiers *Rendez-vous de l'architecture*, à Paris les deux et trois octobre de la même année. Il souhaitait donner à entendre aux professionnels l'étendue de la culture architecturale, de l'ordinaire à la prestigieuse.

Plus qu'un choix, le recours au film de télévision fut une opportunité qui a éveillé des sentiments contraires, l'enthousiasme et la méfiance. Tenter l'aventure d'un nouveau moyen d'expression, sortir des arcanes de la parole et de l'écrit, m'emportait. J'étais pourtant inquiet car le souffle poétique traverse mal le petit écran alors que la poésie était nécessaire pour éviter le didactisme, la leçon. La qualité des intervenants m'a rassuré¹. Je voulais un vrac du monde. Je voulais une simultanéité que le déroulement linéaire du film interdisait, un large *c'est-comme-ça* que le format de cinquante-deux minutes refuse. Il a fallu tout le talent des réalisateurs, des documentalistes et finalement des monteuses pour que le film produise cet effet, dans le souvenir qu'il laisse.

- II -

Dignité en aucun temps acquise

De coutume pour saisir l'architecture on évoquait plutôt les bâtiments admirables, on commentait les lignées d'architectes, les détours par les arts plastiques, la pensée ou la science, on parlait de l'ainsi nommée "grande architecture". Pour dire la ville — cet essor — on s'attachait au patrimoine glorieux : les larges artères, ponts, grands équipements et monuments, comme les vastes travaux d'urbanisme, toujours plus larges opérations de "l'art urbain et architectural". Cette tradition de longtemps vit toujours puisant les forces de sa pérennité dans le goût de l'académisme dont la France ne s'est toujours pas départie, dans la tentation encore vivante pour le monumental qui enfla même la conception du logement, dans le désir des architectes d'être vus comme demiurge et artiste, dans leur goût pour l'aventure plastique et la représentation — parfois que d'eux-mêmes, dans le poids pris par l'image, dans l'action des médias qui vivent du montrable, ce monstrueux donc. Nous vivons les suites du XVIIIème siècle où dans le même temps, l'Académie séparait la grande architecture de la mauvaise, les

¹ - Produit par la Sept/Arte-Metropolis, avec la participation du Ministère de la Culture et de la Communication, le film en définitive intitulé "Habitant" fut réalisé par Michel Le Bayon et Guy Demoy.

architectes de première classe de ceux des seconde et troisième, où les encyclopédistes listaient les architectures en genres : noble, grotesque, sublime, etc. et où, le Goût taillant enfin des croupières à la Règle, l'architecte depuis peu regardé en créateur de génie faisait déjà figure d'avenir. Nous perpétons cet héritage, pourtant désuet. L'architecture ne passait-elle pas alors du service du roi au service de chacun ? Nous continuons à affirmer qu'il y a une grande et une petite architecture, nous croyons encore que l'émergence d'une architecture dépend surtout de la qualité des architectes, nous considérons surtout l'activité des hérauts, le résultat des Prix, le contenu des revues, le brillant des images...

Pour que cela perdure, il a fallu que les architectes oublient l'omniprésence de l'architecture, son caractère banal et nécessaire. Parfois quelconque, médiocre, bancale ou même gauche, ou bien superbe, étonnante de justesse, parfaitement à sa place, émouvante, l'architecture est présente partout. Ne promouvoir encore que ses effets extraordinaires, la frapper au sceau de la "Grande culture", au sceau d'un "art" qui — soit ! — serait pour tous mais pour beaucoup par la seule entremise des pouvoirs publics, place l'architecture hors du quotidien, à l'extérieur de nos respirations, du battement de nos cœurs et du rythme de nos pas hésitants, de la matière même de nos journées. Elle est éloignée et de sa cause et de son véritable domaine, détachée de son fondement vivant, c'est-à-dire de la demande ordinaire d'habitation à laquelle l'architecture répond, et que l'architecte a le devoir de satisfaire.

L'habitation n'est pas le logement. Habiter c'est vivre le monde, soi en un lieu issu de la culture d'un lieu, soi sans lieu déraciné à la recherche d'endroits à vivre. C'est être ensemble, dans les conditions mouvantes de la culture et de la Terre. C'est dormir dans sa chambre ou dans l'angle d'un porche, manger sur la table de cuisine d'une maison familiale ou à bord d'un vol intercontinental, lire sur un banc une feuille de journal laissé à l'abandon, ou assis dans un café consulter un écran d'Internet... C'est au quotidien vivre, conforté par cette matière disposée avec humanité pour compléter la nature devenue monde, contreforté par ce corps souvent invisible quoique présent, cette architecture qui est l'une des plus belles dignités de l'ordinaire.

Mais dignité en aucun temps acquise, elle reste toujours à conquérir.

- III -

HABITANT

« Par hasard, on est passé dans la rue et on a vu ce terrain. On a eu envie d'acheter ce terrain, d'avoir notre maison. »

Mme LATAPIE, agent S.N.C.F.

« C'est toujours un effort de se sentir chez soi. Je veux dire que ce n'est pas quelque chose qui est donné à chaque homme. C'est un effort qui est resté. C'est une récompense pour un certain type d'effort, un certain type d'activité. Si vous pouvez vous défaire de votre propre sentiment d'aliénation, votre propre sentiment de rejet, alors vous pouvez vous sentir chez vous dans la plupart des endroits. Si vous ne pouvez pas, peu importe où vous êtes, vous ne pourrez pas être chez vous. »

Leonard COHEN, poète

« ... Toute la chose matérielle, toute la vie matérielle, n'est-ce pas, commence par "m'importe", "m'importe en autrui". »

Emmanuel LEVINAS, philosophe

« On a peu de possibilité de solitude quelque fois dans les espaces construits et on en a besoin aussi. »

Francine MARCHAND, conseiller professionnel

Par le film "Habitant", nous avons voulu aborder la demande d'où provient aujourd'hui l'architecture et plus qu'à voir, donner à entendre ses causes plurielles en leurs conditions particulières, dans la voix de tous : ces monsieur et madame tout le monde, comme l'agent SNCF, la petite-fille d'un artisan, le détenu, le philosophe, l'élus, ou le sociologue, l'artiste peintre, l'hôtelière, l'architecte, l'étudiant ingénieur, tous habitants bien sûr comme le poète chanteur. Aborder la parole de l'individu est direct (faut-il ensuite l'admettre). La parole de la communauté, elle, ne se donne pas ainsi : la communauté excède la somme de siens, elle est un phénomène non réductible à l'addition de ses membres.

C'est à la poésie que nous avons confié d'en faire état. Reçue par l'architecte — s'il l'entend — c'est l'appel d'autrui, c'est un appel du monde. Il fallait laisser remonter tout cela, qui se dit rarement, tu ou refoulé, peu entendu, parfois peu dicible. Il fallait laisser remonter la totalité, un vrac du monde. Donner à entendre, évoquer, dire au-delà du dire, montrer au-delà de l'image quelque chose qui est commun, quelque chose qui nous est en commun. Nous avons mis ensemble des situations inexistantes sans l'architecture, des envies, des tristesses, des paniques, des joies toutes liées à la condition présente de l'architecture.

Au cœur de cette difficile et sereine recherche du "c'est comme ça", nous avons fait un bout de chemin auprès des poètes tel Pablo Neruda :

*Je parle des choses qui existent, Dieu me garde
d'inventer des choses quand je suis en train de chanter!
Je parle de la salive répandue sur les murs,
je parle de tendres bas de prostituée,
je parle du chœur des hommes de vin
qui frappent le cercueil avec un os d'oiseaux.*²

² - *Résidence sur la terre*, Pablo Neruda, Poésie, Gallimard, Paris 1972, page 113.